

I. VIVRE ENSEMBLE DIFFÉRENTS

Du côté des personnes locales¹

Accompagner, partager des activités, accueillir une personne exilée chez soi et vivre avec elle au quotidien, peut être à la fois :

- une source d'enrichissement (découvrir la personnalité et la culture de l'autre) ;
- une source de malentendus d'ordre culturel, éventuellement de difficultés : différences de manières d'être, de gérer son espace et son temps, de communiquer, etc.

Du côté des personnes exilées

De même, les personnes exilées qui participent aux différents programmes de JRS France peuvent aussi être surprises, voire embarrassées, par le mode de vie, les questions, les propos des familles qui les hébergent, des bénévoles qui les accompagnent, des jeunes dont ils partagent les activités, ou encore des personnes qui enseignent le français, appuient les démarches administratives, juridiques, etc.

Le désir sincère d'aider, de la part des personnes locales, peut se traduire parfois par des comportements très mal vécus par certaines personnes exilées :

- Excès de protection ("*ne fais pas le ménage*", "*ne t'occupe pas de la cuisine*", "*n'organise pas la balade*", "*on en fait notre affaire...*");
- Excès de questions ("*qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?*");
- Excès de paroles rassurantes (quand la personne a parfois surtout besoin de silence, et n'attend pas d'être rassurée) ;

- Excès de familiarité (*appelle-moi par mon prénom, tutoyons-nous*) destiné à mettre l'autre à l'aise mais qui peut avoir l'effet contraire.

Ces malentendus, observés alors que les bénévoles aidants sont animés d'une extrême bonne volonté, montrent bien que :

- le zèle altruiste ne suffit pas ;
- la qualité de l'aide dépend à la fois :
 - Du tact de chacun·e (personnes locales et exilées) ;
 - De l'accompagnement de la part de JRS France qui permet cette rencontre (JRS Welcome, JRS Jeunes, JRS École de Français, JRS Accompagnement Juridique, etc).

Ce qui nous unit (ce en quoi, en tant qu'êtres humains, nous nous ressemblons) est généralement plus fort que ce qui nous différencie. Mais il convient d'être lucide : bien souvent, la différence culturelle (qui peut souvent trouver sa source dans la nationalité, l'âge, le métier, l'origine sociale, la religion, etc.) est une source de malentendus qu'il vaut mieux regarder en face plutôt qu'ignorer pudiquement. On a le droit d'être différent·e-s, et il est utile de le reconnaître !

Sans vouloir imposer ni un modèle ni un ensemble de « recettes » pour résoudre les difficultés de cohabitation et de rencontre entre personnes d'habitudes et de cultures différentes, les équipes de JRS France proposent une démarche d'« intelligence interculturelle » qui se décline en trois stades :

- Le temps de la prise de recul ;
- Le temps du questionnement ;
- Le temps de la prise en compte et de la « négociation ».

¹ - Personnes locales : on appelle ici les personnes vivant en France, françaises ou non, mais portant plutôt les codes culturels relatifs à la France.

1. Prendre du recul

Lorsqu'une personne hébergée s'adresse à sa famille d'accueil, circule dans sa maison (ou reste dans sa chambre), a parfois des horaires bien différents (parfois même « insolites »), se comporte au quotidien d'une manière à laquelle la famille n'est pas habituée....

- Le réflexe de la famille peut être celui de l'impatience ou de l'irritation : « *Il ou elle est malpoli·e, insolent·e, mal intentionné·e...* »
- Le réflexe de la personne accueillie peut être celui de l'incompréhension, de la gêne ou une certaine lourdeur : « *ils ou elles sont exigeant·e-s, ils m'imposent des règles alors que je suis adulte, ils ou elles veulent savoir trop de choses sur moi...* ».

Est-il possible d'éviter, de part et d'autre, de juger trop vite (jugement qui enferme) ? Ou au moins, est-il possible :

- de fonder son jugement sur un effort de compréhension ?
- de **gratter derrière les apparences** ?
- de prendre suffisamment de recul pour essayer de déceler — éventuellement avec l'aide de référents JRS France ou de personnes qui connaissent bien à la fois notre culture et celle de la personne exilée — ce qui, dans l'identité culturelle de l'autre, dans sa religion, son origine sociale, son histoire personnelle, sa situation économique, sa gêne par rapport à notre langue, peut expliquer un comportement ?

Sans oublier que, du côté de la personne exilée, il y a aussi certaines de nos manières d'être ou de faire qui l'amuse, l'interpellent, la choquent, la gênent ou la déconcertent.

Voici un simple exemple évoqué par une personne française avant d'en donner bien d'autres dans ce livret :

« Lorsque quelqu'un refuse de nous [personnes locales] regarder dans les yeux, nous pouvons en déduire rapidement qu'il n'est pas franc, voire irrespectueux... sans prendre le temps de découvrir que dans sa culture le fait de regarder en face une personne plus âgée ou une personne envers qui il se sent redevable signifie peut-être exactement le contraire : une provocation, une insolence. »

Nous avons **chacun·e nos évidences**, liées à des **empreintes culturelles** dont nous sommes peu conscient·es. C'est souvent à travers la fréquentation de l'autre différent·e que je prends conscience de mon fonctionnement, de mes habitudes, de mes propres références. C'est **« l'effet miroir »**,

Nos évidences ne sont pas les mêmes, nos références et notre situation sociale non plus, nos "formatages initiaux" et notre éducation encore moins.

Nous sommes souvent plein·es de bonnes intentions, mais aussi, souvent rempli·es de stéréotypes, de clichés sur la culture de l'autre, son pays d'origine, sa religion, etc. ; stéréotypes et clichés que la personne exilée a également sur nous : des idées toutes faites sur nos manières de faire, de vivre, etc.

Il est donc prudent d'éviter de mettre l'autre dans une case : chaque personne a ses propres empreintes culturelles, mais chacune est unique ! Toutes les personnes d'une même culture nationale, générationnelle, professionnelle, religieuse, sont loin de vivre de la même façon. Comme le disait un ressortissant afghan :

« Il y a des gens qui viennent de différentes ethnies dans mon pays. Et aussi, entre les personnes qui viennent de la ville et celles de la campagne, c'est très différent. Il est important d'expliquer aux personnes accueillantes qu'un pays n'est pas uniforme. »

Tout le monde a des clichés (idées toutes faites) sur la culture de l'autre, mais vivre ensemble permet de les corriger.

Remarque entendue dans une famille d'accueil :

« "Les migrants manquent de ressort, restent à ne rien faire, attendent..." On a tous entendu ce genre de propos bien stéréotypés. Or, ce que je vois, ce sont plutôt des jeunes battants, dynamiques, ayant des envies de formation, de travail, de rencontre... même si, comme tout le monde, ils ont des hauts et des bas. »

Les cultures, on l'oublie trop souvent, sont fortement évolutives, comme évolue l'identité même de toute personne exilée à mesure de son enracinement progressif dans un pays.

Certaines personnes exilées témoignent, qu'elles ont fini par construire au fil du temps leur propre culture en France, à mi-chemin entre leurs valeurs culturelles d'origine et celles du pays d'accueil.

Il en est de même pour des Français vivant dans d'autres pays, et qui constatent aussi en eux la formation d'une culture originale, intégrant les apports des différents pays où leur travail ou toute autre raison les a conduits.

« J'ai été accueilli dans 9 familles et c'était 9 cultures différentes ! » dit un exilé.

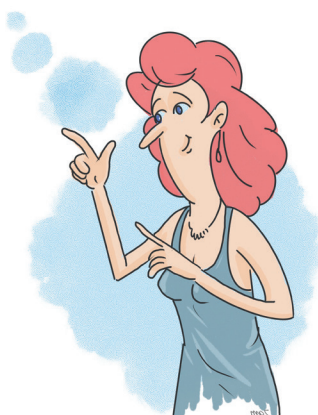
« Je suis entre les deux cultures, entre l'Afghanistan et la France, je construis la mienne entre les deux » dit un autre...

Écoutons aussi cette Française :

« Pour mon travail, j'ai vécu des années dans différents continents ; bien sûr je reste française mais je sais, je sens que j'ai adopté - consciemment ou pas d'ailleurs - des habitudes de vie, de relation ou autres pratiques ou façons d'être, qui m'ont plu dans ces pays. Aujourd'hui je me sens pétrie de diverses cultures. »

Lors de l'assemblée générale de JRS France en mai 2022, Lorraine Angeneau, psychologue clinicienne, décrivait le processus d'acculturation comme suit :

- 1) Phase de conformité « *je cherche à m'adapter / me sur-adapter au milieu dans lequel je viens d'arriver* » ;
- 2) Phase de révolte « *je suis fatigué-e / frustré-e de devoir tout apprendre* » ;
- 3) Phase d'intégration « *je trouve une zone de développement optimal entre ma culture et celle du pays où je m'intègre* ».



2. Ne pas hésiter à se poser des questions... beaucoup de questions !

Lorsque l'on héberge ou rencontre successivement des personnes exilées de nationalités différentes, il est illusoire de penser que l'on peut connaître la culture de chacune. Mais on peut, on doit se poser des questions :

- sur ce que l'autre met derrière des mots qui sont pour nous des évidences (accueil, règles, richesse/pauvreté, attente, danger, communauté, prendre des initiatives, autonomie, etc.) mais qui, pour lui ou elle, ont un sens différent ;
- sur sa façon de considérer la vie, le corps, le temps, l'espace, le travail, etc.
- sur sa manière d'aborder le désaccord, de gérer le conflit ;
- sur le sens de ses modes de communication, verbale ou non.

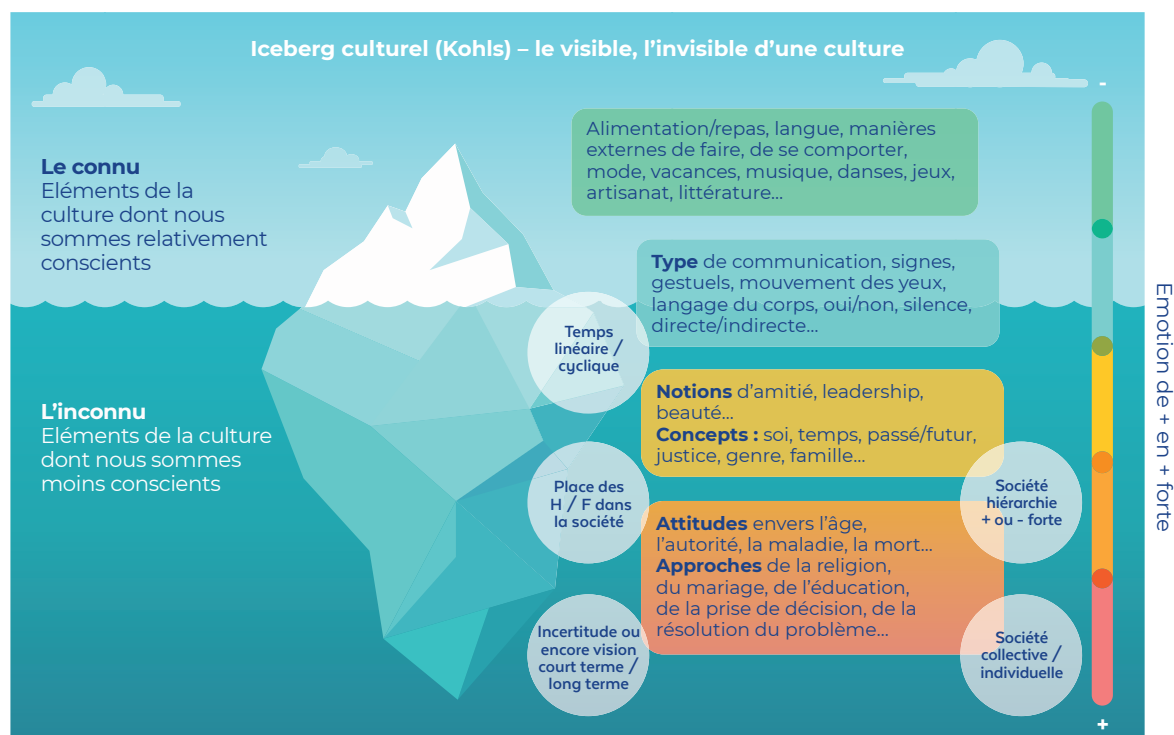
Il en est de même pour les personnes exilées qui rencontrent une diversité au sein

des personnes locales et s'adaptent au fur et à mesure, comme elles le peuvent.

Se poser ce type de questions permet :

- d'éviter les jugements hâtifs et qui enferment ;
- de se faire expliquer, personnes locales comme exilées, des traits culturels par des personnes (sortes de "média-teurs culturels") qui connaissent bien la culture française (dans sa diversité aussi !) et la culture de l'autre lorsque des difficultés se présentent et même avant que les difficultés n'apparaissent.

L'Iceberg de Kohls (ci-après) permet de repérer des éléments qui expriment nos diversités culturelles ; ces éléments sont plus ou moins visibles, plus ou moins sensibles (échelle de l'émotion représentée sur la droite du schéma).



Iceberg inspiré par M. Lemay et M. Sauquet

Ainsi, dans chaque culture, il y a :

- des éléments dont on est conscient-e (*partie émergée de l'iceberg*), qui sont de l'ordre du visible (alimentation, langue, art, mode, etc.) ou qui peuvent être moins visibles (*niveau de l'iceberg à la limite de l'eau*) comme le langage corporel ;
- des éléments dont on a moins conscience soi-même (*partie immergée de l'iceberg*), qui sont moins visibles même pour soi (valeurs, modes de pensée, religion, place des hommes et des femmes dans une société, etc.).

Nous sommes chacun-e marqué-e par le milieu que nous traversons (aire géographique mais aussi : milieu social, métier, par exemple). Dans ce livret, nous abordons uniquement la culture "aire géographique".

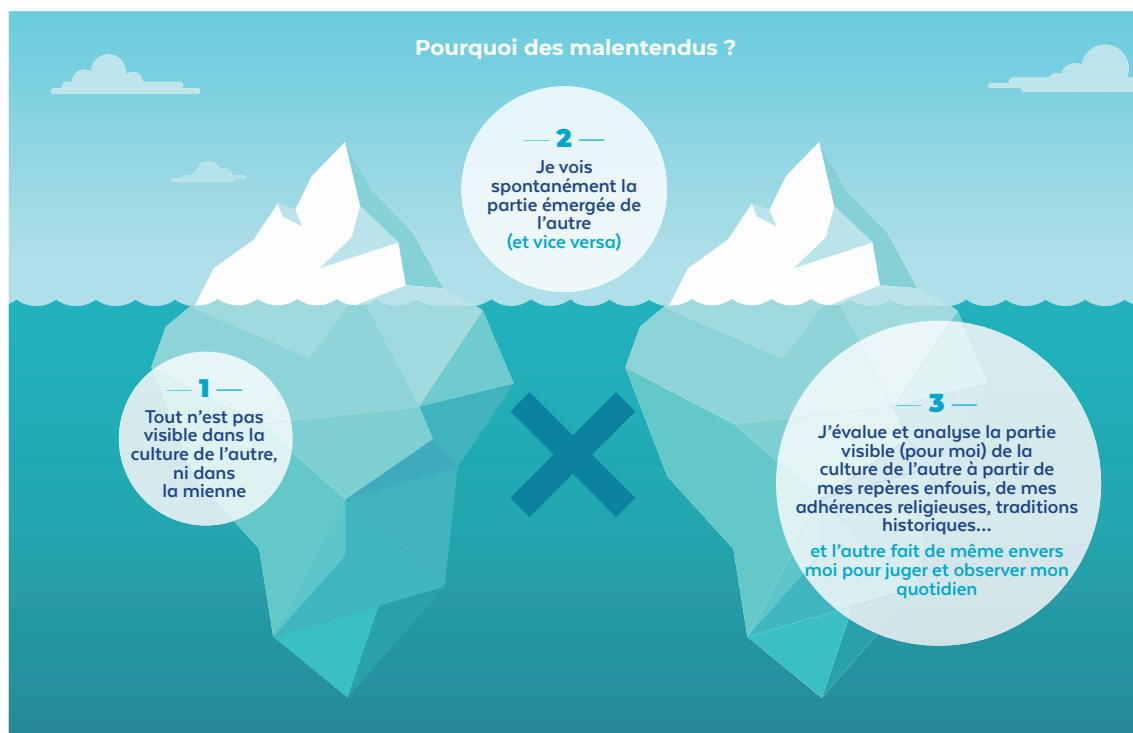
Certains repères (cercles blancs sur le schéma précédent) nous aident à mieux décoder notre propre culture et la culture de l'autre ; ce sont des facteurs qui influent sur nos manières d'agir, de penser :

- Temps linéaire versus temps cyclique ;
- Société ayant un rapport à la hiérarchie plus ou moins fort ;
- Société individuelle versus collective (l'existence de la personne en tant qu'individu ne va pas forcément de soi) ;
- Place des hommes et des femmes dans la société - très variable.

Ces différents éléments se croisent et s'entrecroisent sans cesse et sont détaillés au fil de ce livret.

Chacun-e son iceberg : dans toute rencontre, chaque personne voit la partie émergée de l'autre et seulement cette partie de prime abord, à partir de sa propre perception / lecture des choses qui influencent sa manière de regarder (*partie immergée*).

On regarde, on réagit à partir de ce qui est au fond de notre iceberg (*partie immergée*), et ceci réciproquement ; chacun-e son iceberg !



Iceberg inspiré par le travail de M. Lemay et M. Sauquet

Cela peut provoquer des malentendus car nos repères ne sont pas les mêmes. Nous ne sommes pas forcément conscient·es de ce que nous portons comme empreintes / adhésions culturelles, et il est difficile de découvrir cette partie immergée de l'iceberg chez l'autre.

C'est bien là que vont se vivre des "chocs ou surprises" dans la rencontre interculturelle : ce sont les parties immergées de l'iceberg qui s'entrechoquent.

La prise de conscience et la prise de recul nous aident à vivre ces « chocs ou surprises » afin de mieux « décoder » les gestes, paroles ou attitudes qui nous surprennent de part et d'autre, dans le quotidien.



M. Lemay et M. Sauquet

3. Prendre en compte les écarts culturels dans la gestion de la vie en commun

Cette prise de recul nous conduit naturellement à nous poser d'autres questions : que faire, et comment ? comment la prise en compte des écarts culturels peut-elle nous aider, de part et d'autre, à mieux vivre la relation ?

Dans ce domaine, il n'y a pas de kit de solutions toutes faites : chacun·e est amené·e à inventer une manière de procéder, en s'inspirant lorsque c'est possible de l'expérience des autres.

Quelques repères permettent toutefois de respecter une éthique du « vivre ensemble » dans le cadre de l'accueil de personnes exilées :

1. À la logique du « ou » (c'est toi ou moi, ta culture ou la mienne, ta manière de communiquer ou la mienne, et l'un doit dominer sur l'autre), préférer une logique du « et » : nous sommes différents et ensemble.

Il est utile de réfléchir à ce qu'il y a de commun entre nous, ce sur quoi nous pouvons nous appuyer pour cohabiter de manière harmonieuse.

Ce commun peut être une même façon d'aimer la vie, la tendresse pour les enfants, l'humour peut-être, même si, culturellement, nous n'avons pas l'habitude de rire des mêmes choses...

2. Tenter, sans angélisme (il ne s'agit pas de dire « l'autre est "autre", donc il est forcément formidable »), d'éviter une posture de simple tolérance qui peut se révéler paternaliste, pour adopter plutôt une attitude de respect et une démarche de reconnaissance de l'autre dans son altérité pleine et entière. La reconnaissance, même étonnée, de ce qu'est vraiment l'identité de l'autre, sur laquelle nous ne pouvons que rarement influencer, est nécessaire pour